



Des curieux, sur la falaise du Socoa, près de Ciboure, regardent les navires insurgés tirer sur le fort de la Guadalupe.

L'ESPAGNE ET L'EUROPE

La guerre civile en Espagne, ces jours derniers, n'a marqué d'événement décisif sur aucun des fronts du vaste conflit. Dans le Guipuzcoa le rythme de l'action s'est ralenti et l'on a signalé des conversations au moins amorcées entre les représentants du séparatisme basque, tendant à se dégager des contraintes extrémistes, et les délégués du général Mola.

Si les gouvernementaux ont pu annoncer quelques succès partiels au Guadarrama, s'ils continuent d'annoncer la chute prochaine de Cordoue et d'autres villes entre les mains des nationalistes, les troupes rebelles de Séville et de Grenade auraient effectué leur jonction avec la prise de Loja — ville de 20.000 habitants — dont la position leur permettrait le contrôle de tout le système montagneux de la province de Grenade. Enfin, le G. Q. G. des insurgés du Sud s'est transporté de Burgos à Valladolid, à une centaine de kilomètres de Madrid, ce qui fait prévoir une activité nouvelle des opérations dont la capitale est l'enjeu.

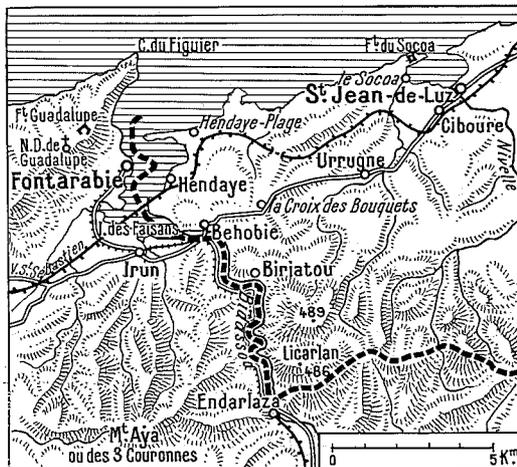
Le corps diplomatique, qui jusqu'alors se trouvait en grande partie dans le Guipuzcoa, a décidé de regagner Madrid par la France et par Barcelone.

Entre les gouvernements étrangers les échanges de vues sur la politique de non-intervention, fermement et passionnément soutenue par la France, se sont poursuivis dans une atmosphère favorable bien qu'un incident germano-espagnol l'ait rendue un instant fiévreuse.

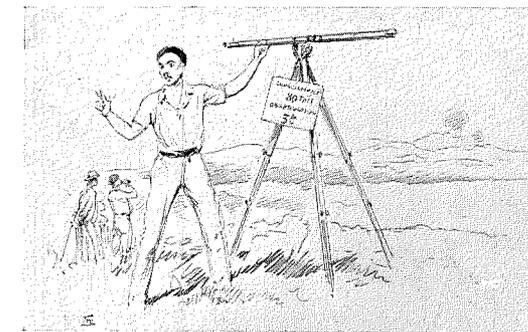
Le 19 août, le bateau commercial allemand *Kamerun*, se rendant à Gênes, se proposait d'aborder à Cadix pour y charger des réfugiés, suivant les instructions qu'il avait reçues. Il fut arrêté à 7 milles 1/2 de la côte, c'est-à-dire en dehors des eaux territoriales, par le sous-marin espagnol *B-6* et par le croiseur espagnol *Libertad* qui l'ont obligé à stopper par trois coups de canon. Le bateau fut visité. Après la perquisition on l'a laissé libre de poursuivre sa route en se dirigeant sur la Méditerranée.

L'arraisonnement du *Kamerun* provoqua dans les milieux politiques de Berlin une réaction très vive. Le chargé d'affaires du Reich à Madrid protesta avec une extrême énergie contre l'attitude, contraire au droit international, des navires de guerre espagnols. Le gouvernement de Madrid était avisé que les navires de guerre allemands avaient reçu l'ordre de protéger par tous les moyens leurs navires nationaux contre de telles atteintes. Enfin, l'amiral commandant les forces navales du Reich avertit par télégramme le chef de la flotte gouvernementale espagnole que les forces navales allemandes répondraient désormais par la violence à tout acte de violence injustifié.

L'irritation outre-Rhin permit alors mettre en difficulté l'accord européen souhaité par la France.



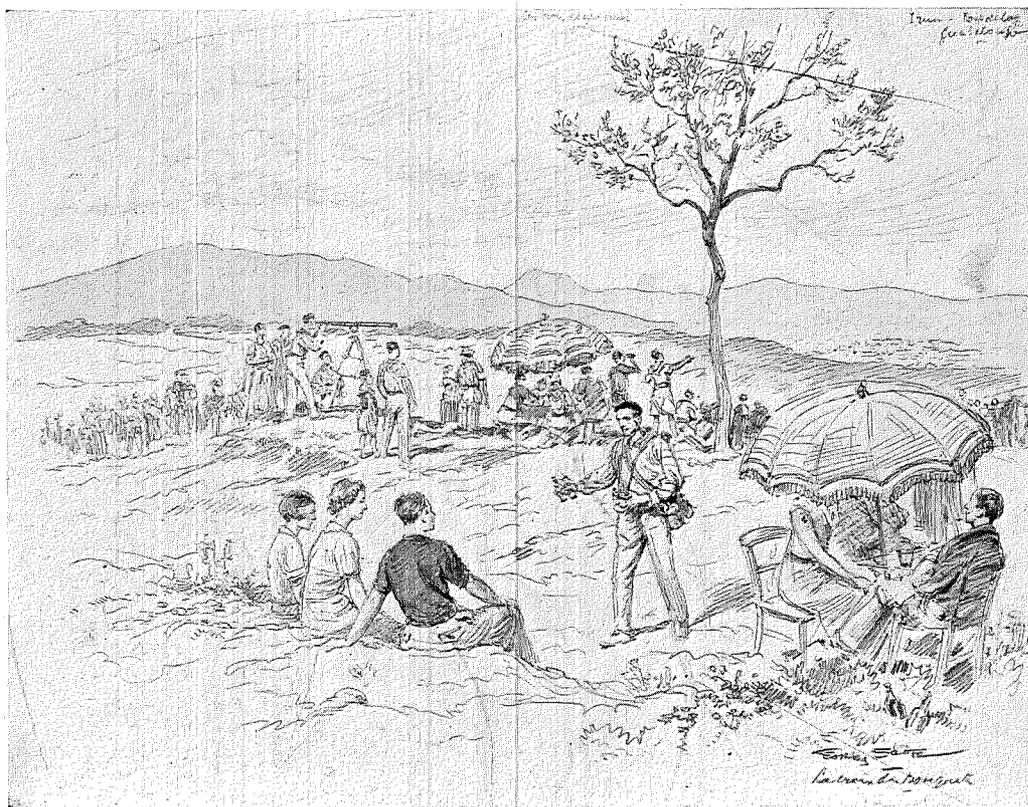
A la frontière française.



Le loueur de long-vue.

vantés contre l'arrêt d'un navire britannique en dehors des eaux territoriales, des excuses furent faites et le *Gibel Zerjon* put continuer son voyage interrompu.

Il semble que le sang-froid avec lequel s'est réglé cet incident ait heureusement influé sur l'atmosphère allemande. Le 24 août, le gouvernement du Reich faisait savoir qu'il se ralliait à la proposition française de mettre l'embargo sur les armes à destination de l'Espagne.



EN PAYS BASQUE FRANÇAIS. — A l'un des points les plus élevés de la région, « la Croix-des-Bouquets », les touristes viennent regarder le bombardement des Trois-Couronnes. — Dessins de GEORGES SCOTT.



Phot. H. Namuth.

A Tolède, où plusieurs centaines de gardes civils et de nationalistes résistent, dans l'Alcazar, depuis trente-quatre jours.



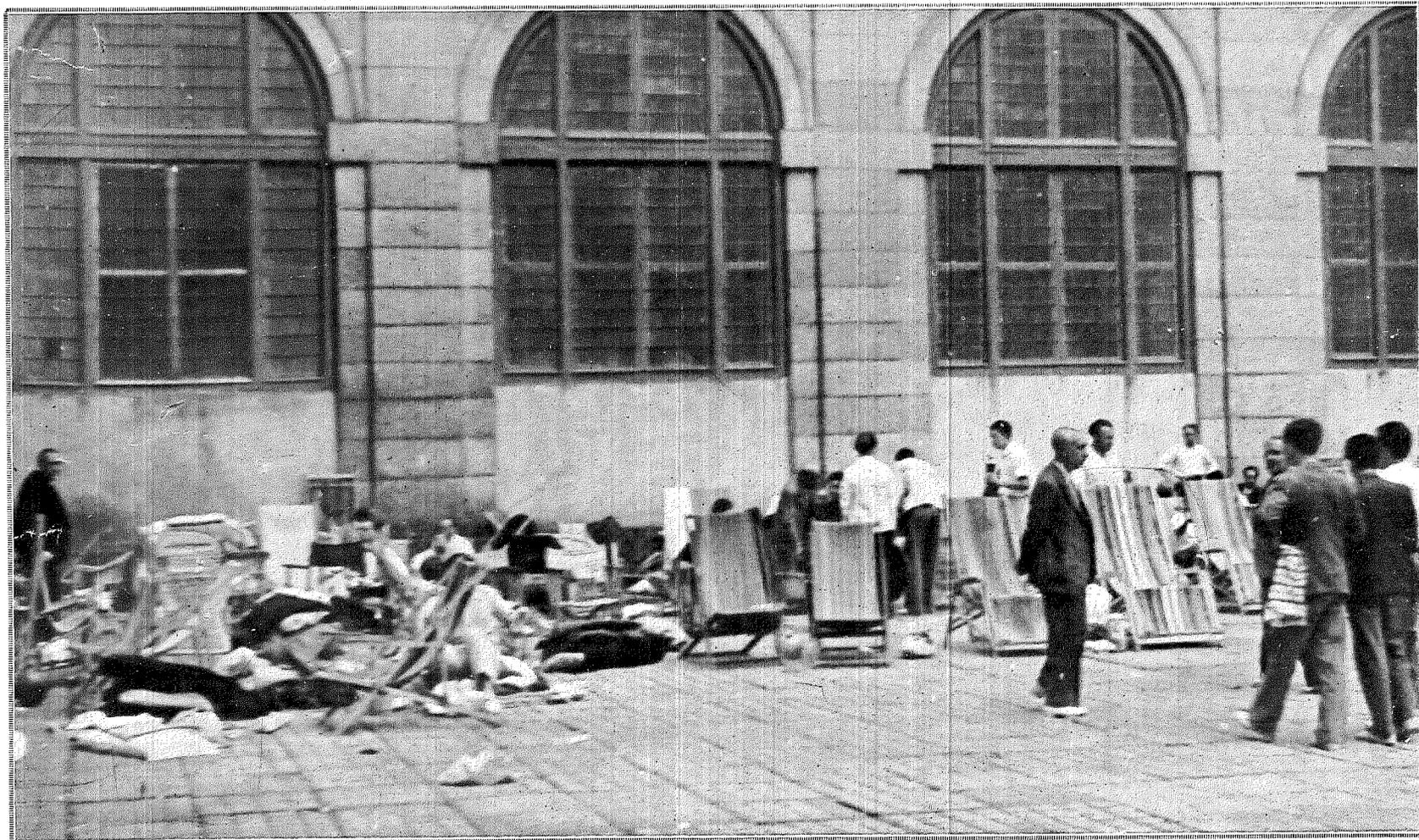
Phot. Keystone.

Troupes insurgées progressant aux environs de Saint-Sébastien.



Le général Franco, entre les généraux Cavalcanti et Mola, dans les rues de Burgos.

Phot. Keystone.



Prisonniers politiques dans la prison de l'Escorial.

Phot. H. Namuth

M^{me} Juliette Adam dans son bureau (1910).

LA DOYENNE DES LETTRES FRANÇAISES

M^{me} Juliette Adam, qui eut un rôle considérable dans la société politique de 1870 et dans la société littéraire d'avant 1914, vient de s'éteindre presque centenaire au château de Lagnielles, à Lannian, dans le Var.

Née à Verberie, dans l'Oise, le 4 octobre 1836, elle reçut sa première formation intellectuelle, politique et philosophique de son père le D^r Lamber, érudit helléniste, ferme républicain et libre penseur ardent. Très jeune elle épousa l'avocat Le Messine et c'est sous son nom de jeune femme qu'elle fit paraître ses premières œuvres.

Son rôle politique vint du rayonnement de son salon, quand elle eut épousé Edmond Adam qui fut préfet de police en 1870, député à l'Assemblée nationale, puis sénateur inamovible. Très patriote, elle s'attacha passionnément à deux idées : la revanche et l'alliance franco-russe. Elle a pu saluer l'alliance. Elle a eu la joie de connaître la revanche et elle fut la seule femme qui assista à la signature du traité de Versailles.

L'activité littéraire de M^{me} Juliette Adam n'eut point à souffrir de ses vigilances politiques. Romancière, mémorialiste, elle publia de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *Païenne* (1883), qui est sans doute son œuvre capitale, le *Roman de mon enfance et de ma jeunesse* (1902), *Chrétienne* (1913), *la Vie des âmes* (1919).

M^{me} Juliette Adam.

L'influence de son salon ne fut point égalée dans son époque. Ce pouvoir d'attraction, joint à la sensible et splendide intelligence de M^{me} Juliette Adam, fit également le succès de la *Nouvelle revue*, qu'elle fonda en 1879 et où elle révéla de jeunes noms destinés à la gloire, celui, notamment, de Pierre Loti.

La dernière phase de l'existence de M^{me} Juliette Adam eut pour décor l'abbaye de Gif en Seine-et-Oise. La Société des Gens de lettres

avait projeté de lui rendre un hommage éclatant à l'occasion de son centenaire. La grande doyenne a disparu quelques mois avant la date où l'on eût fêté son siècle d'existence.

LES OLYMPIADES DE BERLIN

Les Jeux de la XI^e Olympiade, à Berlin, sont terminés depuis le 16 août. Les délégations étrangères ont quitté l'Allemagne, le Reich a repris son existence normale ; mais le monde entier demeure étonné par la prodigieuse organisation de ces Jeux de Berlin et par l'éclatant succès des athlètes allemands. C'est que le triomphe des Jeux olympiques de 1936 fut assuré non par un groupe de sportifs d'Allemagne, mais par le Reich tout entier. Le sport fut à Berlin, du 2 au 15 août, la raison d'Etat, et la seule, toute autre affaire cessant. Que le sport ait été mis au service de la race, personne ne le contestera. A l'aide d'une manifestation athlétique d'intérêt et de participation mondiale, le Führer et ses collaborateurs donnèrent aux peuples le spectacle d'une Allemagne régénérée physiquement et moralement, sûre d'elle-même, organisant à la perfection, donnant l'impression d'une race en parfait équilibre et en plein essor.

Pour atteindre le but visé, les crédits furent illimités. On travailla dans le faste, dans le grandiose, dans le colossal. Ainsi le stade olympique, aux vastes proportions trapues et carrées, semble construit pour l'éternité. *Exigi monumentum...* Pour emplir ce stade principal, ainsi que tous les stades annexes, une propagande intensive s'exerça. Des *missi dominici* furent envoyés aux quatre coins du monde. Les nations répondirent d'autant plus volontiers à la voix de l'Allemagne appelant « la jeunesse du monde » que le succès des Jeux olympiques, renoués en 1896 par notre compatriote le baron Pierre de Coubertin, va croissant d'olympiade en olympiade.

Le chiffre record de cinquante-trois nations a été inscrit à Berlin, où il y eut plus de cinq mille athlètes participants. Les grandes nations olympiques comme les Etats-Unis et le Japon, sans préjudice naturellement de l'Allemagne, eurent à cœur de ne se désintéresser d'aucun sport ni d'aucune épreuve et envoyèrent à Berlin des délégations de quelque trois cents représentants. D'autres pays, qui jusqu'alors n'avaient figuré pour ainsi dire que pour mémoire, envoyèrent à Berlin leurs cent meilleurs sportifs, comme le Brésil et la Chine, par exemple. Certains petits Etats, tels la Bolivie, la Colombie, le Guatemala, parurent pour la première fois sur les pistes olympiques.

A l'intérieur, le succès fut aussi considérable qu'au dehors. Pendant quinze jours, toute l'Allemagne fut olympique, depuis le plus modeste citoyen des petites bourgades jusqu'au Führer lui-même. Adolphe Hitler passa tous ses après-midi, de 14 heures à la clôture, dans la tribune officielle, inlassablement. A la faveur d'un si bel exemple, comment les Allemands n'auraient-ils pas cru de leur devoir d'occuper toutes les places des stades, de 8 heures du matin à la nuit ! La population berlinoise aurait peut-être suffi à cette occupation quotidienne de milliers de provinciaux.

Les visiteurs venus de l'étranger avaient l'impression d'assister à une gigantesque représentation théâtrale dont ils étaient aussi les acteurs ou les figurants ! Imbus de l'idée olympique, les Allemands, certes, l'étaient. Ils préféraient cependant assister au triomphe d'un de leurs compatriotes. Chaque fois qu'un athlète du Reich triompha, et cela advint vingt-neuf fois, une joie délirante, exubérante, voire choquante et désobligeante s'empara du public. Il y avait là une exaltation prodigieuse, une mystique extraordinaire, un enthousiasme surexcité encore par la présence du Führer. « Quand le Führer est là, un Allemand gagne », disait-on dans la foule. De fait, on vit les athlètes du Reich se surpasser lorsque le chancelier assistait aux épreuves et réattendait pas d'exploits que l'on n'attendait pas de eux. La seule ombre au tableau fut l'élimination de l'équipe d'Allemagne,

malgré la présence d'Adolphe Hitler, au premier tour du tournoi olympique de football.

Faut-il rappeler que les Jeux de Berlin ont été marqués par les progrès généraux du sport dans le monde ; que, dans presque toutes les spécialités, les records furent battus ; que des nations autrefois très glorieuses, comme la Grande-Bretagne et la Finlande, jouèrent un rôle plutôt modeste ; que les Etats-Unis d'Amérique durent à la participation de leurs athlètes de couleurer leurs remarquables succès dans les courses à pied et les sauts ?

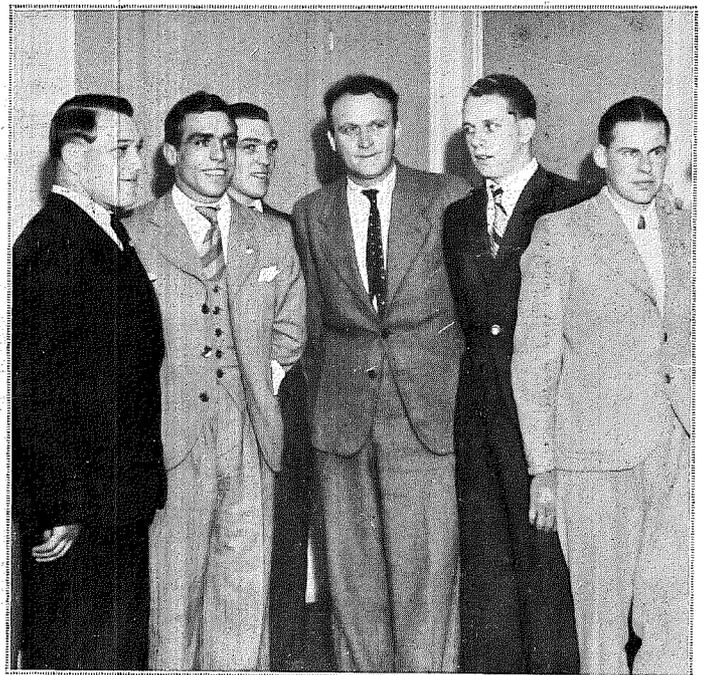
Et la France ? Notre pays fut, reconnaissons-le, vraiment mauvais en athlétisme. Par ailleurs, il fit honorablement figure. Si l'on établit un classement général des nations suivant le nombre de victoires obtenues, on obtient le résultat suivant :

1. Allemagne, 29 victoires. — 2. Etats-Unis d'Amérique, 24 victoires. — 3. Hongrie, 10 victoires. — 4. Italie, 8 victoires. — 5. Finlande et France, 7 victoires.

Ainsi notre classement n'apparaît pas tellement médiocre et des nations comme la Grande-Bretagne et le Japon sont devancées par notre pays.

La France remporta une victoire en poids et haltères (catégorie poids mi-lourds) grâce à Louis Hostin, de Saint-Etienne ; une victoire en lutte libre (catégorie poids moyens) grâce à l'agent de police parisien Poilvé, originaire des Côtes-du-Nord ; deux victoires en boxe grâce au Parisien Jean Despeaux (catégorie poids moyens) et à Roger Michelot (catégorie poids mi-lourds), de Saint-Dizier ; enfin, trois victoires en cyclisme grâce à Robert Charpentier (100 kilomètres sur route), à l'équipe nationale Charpentier-Lapébie-Dorgebray-Goujon (100 kilomètres sur route) et à l'équipe de France de poursuite sur piste (Charpentier-Lapébie-Le Nizerhy-Goujon). Par conséquent, le cyclisme fut notre grand sauveur à Berlin et nous devons le succès à des jeunes gens de vingt ans (seul Goujon a vingt-deux ans), originaires de Paris, ou de Seine-et-Oise (Charpentier), ou des Landes (Lapébie).

L'Allemagne a voulu faire mieux que tous les pays qui l'ont précédée dans l'organisation des Jeux olympiques modernes. Sans doute a-t-elle eu aussi l'ambition de mieux réussir que ne le pourraient, dans l'avenir, les nations appelées à lui succéder. C'est le Japon qui, en 1940, organisera les Jeux de la XII^e Olympiade. Il est certain que l'empire du Soleil-Levant considérera, lui aussi, les Jeux olympiques comme une œuvre destinée à accroître son prestige. Mais, par la suite, quelle nation se sentira assez forte pour prendre une succession vraiment très lourde, surtout si elle doit rentrer dans le cadre sportif qui fut tracé par M. Pierre de Coubertin lors de la restauration des Jeux ?



Réception ministérielle des champions olympiques français. De gauche à droite : Poilvé, Michelot, Despeaux ; puis, de l'autre côté du sous-secrétaire d'Etat aux loisirs, Charpentier et Guy Lapébie.